



” De La Zingara ” (1545) à ” La dernière bohémienne ” (1856) : place de la bohémienne dans la société rêvée par la littérature populaire

Marc Bordigoni

► To cite this version:

Marc Bordigoni. ” De La Zingara ” (1545) à ” La dernière bohémienne ” (1856): place de la bohémienne dans la société rêvée par la littérature populaire. P. Auraix-Jonchière et G. Loubinoux. La Bohémienne, figure poétique de l'errance aux XVIIIe et XIXe siècles, Presses Universitaires Blaise Pascal, pp.165-176, 2005. halshs-00423623

HAL Id: halshs-00423623

<https://shs.hal.science/halshs-00423623>

Submitted on 7 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marc Bordigoni

Ethnologue

Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative (UMR CNRS 6591) – Maison méditerranéenne des sciences de l'homme – Aix-en-Provence

De *La zingara* (1545) à *La dernière bohémienne* (1856) : place de la bohémienne dans la société rêvée par la littérature populaire

En lisant près d'une quinzaine de romans du XIX^e siècle ayant pour figure centrale une bohémienne, il m'est apparu un fait quelque peu inattendu : au milieu du XIX^e siècle la bohémienne est mise en avant (y compris dans les titres des livres en question) mais les Bohémiens - en tant que groupe humain particulier - sont absents. Parmi les intervenants du colloque plusieurs ont également noté ce fait (voir en particulier Nathalie Vincent-Munia). La bohémienne devient la figure exemplaire associée à divers d'écarts de comportement par rapport à la norme sociale (voir à ce propos Marie Treps). Plusieurs ont aussi souligné la fréquence de la « fausse bohémienne ».

Mon propos essaiera de rendre compte d'un phénomène apparemment étrange : on a une image de la bohémienne, figure romantique qui est peut-être composite, mais presque “ évidente ”. Pourtant quand on regarde les quelques textes parus en français dans les années 1850 et qui comportent le mot bohémienne dans le titre, il y a une ignorance quasi complète des réalités des populations tsiganes qui sont sur le territoire national à la même période. Alors même que dans les périodes précédentes, la littérature témoigne de leur présence soit de manière fantasmatique et stéréotypée soit parfois avec des éléments de description ayant une vraie valeur informative sur les mœurs et les relations de ces groupes humains avec la société environnante. Puis au

changement de siècle (1880-1920) quelques romans se distinguent par la réelle connaissance de ce monde particulier sans pour autant qu'ils donnent véritablement naissance à un renouveau de la présence bohémienne en littérature, je pense évidemment à *Miarka, fille de l'ourse* (Richepin 1888), mais aussi à *Ma route – journal d'une Bohémienne* (Vioux 1928). Mais l'on quitte la période considérée et les choses changent.

La Gitane du XVe au XVIIIe siècle

Il n'y a pas lieu ici de rappeler l'histoire des Égyptiens, Bohémiens dans l'Europe de la Renaissance à la Révolution. Je ferais simplement quelques remarques qui ont pour but de faire comprendre la particularité du XIX^e siècle quant au regard que la société porte sur ces populations et dont la littérature témoigne à sa manière.

La société européenne a produit deux séries de textes à propos des Égyptiens, Gypsies, Gitanos, Zinguner... : des décrets du pouvoir central les bannissant et des œuvres littéraires (surtout théâtrales avant le XVIII^e siècle). Leonardo Piasere a pu montrer, à propos de Venise à la Renaissance, comment, dans le temps, la production des bans anti-tsiganes et des pièces de théâtre ou chansons (les *zingaresche*) étaient corrélées (Piasere 1998). Sur le graphique présentant le nombre de bans anti-tsiganes et celui des œuvres de fiction, les deux courbes sont quasi parallèles. Le regard politique et l'intérêt populaire sont étroitement liés. Ce lien entre politique, au sens de gestion de la cité, et littérature va même plus loin : parmi les textes littéraires quelques uns sont la reprise de reproches fait aux bandes armées de Bohémiens ainsi que Roger Chartier (Chartier 1982) a pu le montrer pour le pseudo témoignage de Péchon de Ruby qui s'intitule *La vie généreuse des Mattois, Gueux, Boemiens & Cagouz, contenant leur façon de vivre, subtilitez & Gergon* (Ruby 1928). De tels textes serviront de source à Victor Hugo par exemple, et n'ont pas le caractère documentaire que voudrait

faire croire le titre. D'autres sont plus intéressants car ils mettent en scène des Bohémiennes (sur le fait que ce soient toujours de femmes voir (Bordigoni 2000)) et nous livrent des indications sur la perception qu'en ont les populations locales ? et la place qu'il est possible de leur faire dans l'ensemble social. Je ne parlerai pas des intrigues qui souvent reprennent ce que Piasere a appelé le topos de l'enfant volé qui apparaît la première fois dans *La Zingara* et qui connaîtra la fortune que l'on sait. C'est aussi la clef de l'histoire dans *La Gitanilla* de Cervantès dont on peut rappeler que :

« Miguel de Cervantès a l'expérience des milieux gitans, et l'une de ses cousines a du sang gitan ». (Vaux de Foletier 1981)

En cela il est bien de son temps et François de Vaux de Foletier nous rappelle à propos de l'ensemble de la production romanesque du XVII^e siècle :

« Si bien des épisodes de ces divers récits paraissent très peu vraisemblables, leurs auteurs donnent sur la vie des nomades quelques détails et précis. Ils ont eu sans doute l'occasion de les observer, et peut-être de les accueillir, comme le baron de Mérargues, à cette époque en son château languedocien dans le conte de Vanel [*L'Histoire du baron de Mérargues et de la Belle Egyptienne*, 1685]. Puisque, à cette époque, ce sont des choses tout à fait habituelles que les visites et mêmes les séjours de longue durée des compagnies bohémiennes dans les propriétés seigneuriales ». (Vaux de Foletier 1970)

Dans son article à propos de la comédie de Giancarli *La Zingara* intitulé *De quoi riaient les Vénitiens. Une lecture ethnographique de La Zingara de Gigio Artami Giancarli (1545)*, Piasere nous fait la démonstration de la place dans l'espace social que les contemporains de l'auteur envisagent pour les Tsiganes dont je ne reprends que les conclusions :

« Nous sommes peut-être en mesure de reconstruire les étapes de l'assimilation des Tsiganes, dont Giancarli avait inconsciemment l'espérance, une espérance qu'il partageait peut-être avec les spectateurs :

- ★ les Tsiganes ne peuvent accéder directement aux classes dominantes
- ★ ils doivent d'abord devenir domestiques, c'est-à-dire se

prolétariser, interrompre la transmission de leur culture à leurs enfants

- ★ c'est seulement après avoir bien servi leurs maîtres qu'ils peuvent, grâce à la générosité de ces derniers, accéder aux classes dominantes » [(mariage hypergamique)] (Piasere 1998)

Le projet est donc un projet d'assimilation de domestication, en en faisant d'abord des domestiques, puis des femmes épousables. L'hypergamie, le fait d'épouser plus haut que soi, est à la fois un thème littéraire fort répandu et prétexte à toutes les comédies, mais c'est aussi une vraie solution sociale à la question de la mobilité, pour employer des termes contemporains. Pour les Tsiganes, il faut d'abord en passer par cette étape de domestication, alors si l'on fait les choses dans l'ordre, on retrouve l'ordre des choses.

Au moment même où la pièce se joue à Venise sont publiés des bans qui renforcent la répression contre les “ désobéissants ” comme on qualifie les Tsiganes qui ne veulent se soumettre à tel projet.

Le siècle des Lumières

Le siècle des Lumières sera beaucoup plus distant avec les Bohémiens. On connaît le jugement de Voltaire, par exemple, ou celui de :

« Herder, ami de Goethe, installé comme lui à Weimar, [qui] ne semble accorder aux Tsiganes aucun caractère humain. Dans la quatrième et dernière partie de ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* il traite avec un profond mépris de cette “ abjecte caste indienne ”, incapable de s'adapter, depuis des siècles, à la civilisation européenne ». (Vaux de Foletier 1970)

C'est à cette période que l'on voit apparaître, suite aux travaux des philologues allemands, l'idée de l'origine indienne des Tsiganes. Peu nombreux sont les écrivains qui à partir de cette date nous informent réellement sur les troupes de bohémiens qui errent en Europe, de plus en plus souvent ils se contentent de rapporter des anecdotes lues ou des histoires stéréotypées.

La bohémienne au milieu du XIX^e siècle

On imagine souvent que la littérature du XIX^e siècle conçoit la bohémienne sur le modèle de la Carmen de Mérimée ou l'Esméralda de Hugo pourtant ce ne sont pas elles qui me semblent caractéristiques du milieu de ce siècle. Hugo n'a donné qu'une description de Bohémiens qu'il aurait vu au cours du *Voyage du Rhin* (Agnès Spiquel au cours du colloque), ses descriptions sont surtout empruntées de la littérature de colportage qu'il pouvait avoir lu. À l'inverse, Mérimée a fréquenté des Gitans en Espagne, il a certainement lu Borrow mais l'on sait par une de ses lettres que l'histoire de Carmen n'a rien à voir initialement avec les Bohémiens puisqu'elle lui a été racontée par une amie quelques quinze ans avant qu'il n'écrive les premières lignes de Carmen.

« La dernière bohémienne »

Au risque donc de surprendre, j'ai retenu un livre paru en 1856, écrit par Mme Charles Reybaud et qui porte le titre de *La dernière bohémienne*. Il paraît à une période (les années autour de 1850) qui me semble charnière. Elle correspond à deux faits importants concernant la tsiganologie, définie comme l'ensemble des discours se tenant à propos des Tsiganes. Le premier est l'intérêt nouveau que l'anthropologie naissante porte à ces populations, l'académie des sciences commence à s'intéresser de très près aux crânes des Tsiganes (Bordigoni 2002a) ; le second événement est la fin de l'esclavage des Tsiganes dans l'empire autro-hongrois et l'arrivée de certains groupes familiaux rom en Europe de l'ouest. Pourtant on ne trouve trace du savoir tsiganologique, dans les romans en français, qu'à partir des années 1880.

Quel est l'intérêt de *La dernière bohémienne* ? En fait j'en vois plusieurs. Tout d'abord l'auteur et la place du roman dans son œuvre ; ensuite le titre lui-même, qui est polysémique ; puis l'absence totale de toute référence à une quelconque réalité de la vie des Bohémiens de l'époque ; d'où la question que je me pose en reprenant le titre de l'ouvrage de Mona Ozouf (Ozouf 2001) quel

est l'aveu de ce roman-là ?

Fanny Arnaud-Reybaud

Cette provençale, montée un moment à Paris, a écrit plus de trente romans entre 1830 et 1860 ; Yvonne Knibiehler (Knibiehler 1991) nous apprend qu'“ elle fut considérée comme l'égale, la rivale de George Sand (Knibiehler : 115). George Sand aussi a mis en scène une “ Bohémienne ”, ou tout au moins une métis gitane dans *La Filleule*, qui ne pourra se faire à la vie aristocratique de son père et finalement part rejoindre les Gitans (à propos des bohémiennes chez George Sand, voir Sophie Guermès). Les deux femmes ont d'ailleurs certains points communs “ mariées la même année, mère d'un fils la même année, malheureuses en ménage et bientôt séparées de leur mari, publiées ensemble dans la *Revue des deux mondes* ... Mais ce sont là des rencontres accidentelles. En fait les réaction individuelles divergent totalement ” écrit Knibiehler (p. 121).

Un temps séparée de son mari, les livres de Mme Reybaud lui permettront de vivre. Elle fut traduite en plusieurs langues, et en particulier aux USA. Ce fut le cas du roman intitulé *La dernière bohémienne*, publié et diffusé dans la collection des Chemins de fer de Hachette. Il eut un certain succès comme ses autres livres lesquels se passent le plus souvent dans sa Provence natale, alors que celui-ci se déroule en Bretagne, le seul dans son œuvre. Première interrogation : pourquoi allait écrire sur la Bretagne qu'elle ne connaît pas pour mettre en scène une Bohémienne ? J'oserai une hypothèse : en ce milieu du XIXe siècle, en Provence, le “ boumian ” n'est pas une figure si étrangère qu'on ne le considère du pays (Bordigoni 2002b). Dans la crèche provençale il a sa place comme dans la société du moment. Et Mme Reybaud qui fait de si fines descriptions de l'univers provençal des mas et des villages doit le savoir. Soit elle ne connaît rien aux “ boumians ” et ne veut donc les mettre en scène en Provence, soit cette présence boumienne est contradictoire avec sa thèse ; soit les deux sont également vrais. En effet, rien dans le livre n'indique qu'elle

connaisse quoi que ce soit des “ Bohémiens ”, il ne comprend aucun élément ethnographique, même les descriptions des vêtements sont ceux de simples saltimbanques, elle signale uniquement que Mimi, la dernière bohémienne, danse avec un tambourin basque ainsi que le font ordinairement les bohémiennes des gravures. Autre élément intrigant, le titre. Ordinairement les titres de ses livres sont des prénoms, mais le personnage principal du roman n’a pas un prénom de roman, elle se prénomme Mimi ce qui aurait donné un titre bien peu solennel alors que “ La dernière bohémienne ” est pour le moins intrigant car comment entendre ce “ dernière ” ? Si l’on consulte le Littré du XIX^e siècle on peut relever les divers sens que je résume ainsi :

- ★ Qui vient après les autres
- ★ La chose la pire
- ★ La seule qui reste
- ★ l’extrême
- ★ “ qui occupe le rang le plus humble dans le monde ”

Cette dernière proposition est bien celle qui convient pour la place de Mimi, mais en incluant toutes les autres aussi.

L'intrigue

Mimi est une fillette qui vit sur les routes avec son père vaguement saltimbanque, il va mourir dès le début du roman, laissant une orpheline. Son père était un artisan lyonnais mais faible de caractère ; il est tombé amoureux d’une saltimbanque-bohémienne et l’a suivie sur la route, de cette union éphémère naquit Mimi dont la mère meurt rapidement. La petite bohémienne va être recueillie par une famille de nobles bretons ; ou plus exactement ce qui reste d’une famille : une fillette de l’âge de Mimi, Irène, son père et l’oncle de celui-ci, la mère et les frères d’Irène sont décédés. D’une situation initiale d’anomie familiale, pour employer un terme durkheimien, on arrivera à la fin, comme il se doit, à un rétablissement de l’ordre, la refondation de la famille,

par le mariage d'Irène. Le roman développe des histoires d'amour impossible car mettant en relation des personnes n'appartenant pas au même milieu, ce qui en soi est une thématique très banale. Si l'on prend l'ensemble des personnages du roman, et leur liens familiaux, on aperçoit le propos de Madame Reybaud : il n'y pas simplement un ordre social, mais une hiérarchie sociale stricte. Comme dans la Bretagne de Balzac dans *Béatrix* – écrit au même moment, “ la société [...] est une société castifiée ” (Ozouf 2001) où “ nul ne remet jamais en cause la distribution des rangs et des places ”. Pourtant deux dangers menacent l'ordre des choses, les amours individuelles (“ vous aimez quelqu'un que vous ne pouvez épouser ? ” dit un des personnage p 213) et les réformes démocratiques, ce qui vient de Paris. On trouve dans le roman de Mme Reybaud tout ce que Mona Ozouf décrit à propos de l'opposition entre Paris et la Province, et le souci de restauration d'un ordre social sans faille, etc. Dans le roman, plusieurs personnages aiment au-dessus de leur rang, y compris Mimi qui d'abord amoureuse d'un artisan, osera jusqu'à aimer un prince, mais sans réciprocité, jamais. Le roman connaît une fin heureuse pour Irène : fille du comte Jean, nièce de Pierre, chevalier, elle épouse Gaston, duc de Renoyal. Elle est restituée, par son mariage à l'ordre des choses, la caste la plus haute, la noblesse. Dans la hiérarchie sociale que met en scène Mme Reybaud viennent ensuite les artisans (de Province), les ouvriers (de Paris) puis Mimi. Sont absents les bourgeois et les paysans, Knibiehler souligne d'ailleurs l'absence dans les romans de Mme Reybaud des bourgeois et des paysans, c'est aussi le cas ici (Knibiehler :143). Et Mimi, la fille de l'artisan déclassé et de la bohémienne-saltimbanque est bien “ la dernière ”. Si l'on veut que la hiérarchie fonctionne, il est absolument nécessaire qu'il y ait un premier (le duc) et une dernière (Mimi). Dans cette Bretagne conservatrice des vraies valeurs, on serait tenté de dire comme Alfred Jarry à propos de la Pologne qu'il s'agit d'un pays qui n'existe pas, la vie quotidienne met en contact nobles, artisans, voire contrebandiers ; bien que différents tous partagent certaines valeurs (le manoir

et la mesure du bourg sont “ du même maçon ” précise l’auteur) mais pour que chacun localement soit satisfait de son sort, il faut qu’il existe un plus bas que soi, alors “ la dernière ”, celle “ qui occupe le rang le plus humble du monde ” comme le dit le Littré, sera Mimi, la bohémienne. Accueillie dans la manoir des Kerbrejean, elle avoue “ Je ne sais ni travailler, ni prier Dieu ” (p 45), malgré tous les efforts de la domesticité pour “ réformer son naturel ” (p 63) car elle est “ paresseuse comme une couleuvre ”. Elle a “ les yeux mauresques les plus beaux du monde ” (p 203) il ne fait pas de doute que “ cette innocence perverse est pire que le vice ” (p 191) ; Mimi que le comte, ayant des penchants pour la « vulgarité » (sic), veut épouser, décide, à la fin du roman, de partir sur les routes sans rien emporter qu’une robe de paillettes qui la fait “ bayadère ” (dont le Littré donne la définition suivante “ femme *indienne* dont la profession est de danser devant les pagodes ”. La morale de l’histoire tient dans ce propos de la domestique du manoir : “ Jamais avec une queue de corbeau on fait un panache blanc ” (165).

Un monde de castes

La société que dépeint Madame Reynaud n’est pas une société de classes (le travail et le capital ne s’opposent pas) mais une société hiérarchisée, une société de castes dont le plus grand danger est représenté par le mariage exogame : c’est l’histoire du père de Mimi qui d’artisan respectable, par son mariage déchoit et donne naissance à une “ bohémienne ” qui n’a plus qu’à assumer son destin, c’est-à-dire partir sur la route au hasard. C’est aussi le danger que fait courir à sa famille le comte quand il croit pouvoir proposer à Mimi de l’épouser afin qu’elle change de nom et du coup soit admise dans le monde. Mais l’incongruité est telle qu’il n’insiste même pas quand elle lui rit au nez à cause de son âge, elle pensait qu’il voulait en faire sa fille. Pourtant ce comte qui est prêt à déchoir en épousant une bohémienne, doit savoir ce que c’est qu’une société de castes puisqu’il fait, au cours du roman, un voyage de quatre ans vers les Indes.

Le roman de Mme Reybaud met en scène des questions qui sont à l'ordre du jour vers 1850, à savoir quel est la place de l'homme dans les espèces ?, quel ordre entre les sociétés humains (race) ?, quel ordre au sein de la “ société blanche ” (rang) ? ; l'esclavage n'a été aboli que 8 ans avant la parution du livre, c'était donc d'une actualité toute fraîche au moment de sa rédaction. De plus à Paris comme dans les autres capitales européennes, le débat est vif autour de la question de l'origine de l'homme et celle des races humaines ; l'ouvrage de Charles Darwin paraît en 1859, mais il fait suite à des articles où ces questions étaient déjà abordées. L'anthropologie naissante s'attache à définir scientifiquement – c'est-à-dire par la mesure, en particulier celles des crânes – les différentes espèces d'hommes et les Tziganes sont particulièrement sollicités (et ce jusque dans les années 1960 (Bordigoni 2002a)). ‘L'inégalité des races humaines’, selon la formule de Gobineau est au cœur des débats mais ce dont il est question, c'est d'ordre social plus que de race, au sens biologique, comme le précise André Pichot :

« Plus qu'à la taxonomie, il [le racisme de Gobineau] renvoie à un ordre social, et même à un ordre du monde, compris sur le principes des castes indiennes. Ce racisme s'inscrit d'ailleurs dans le cadre du mythe aryen qui renvoie lui aussi à l'Inde. L'inégalité des races construite sur le modèle des castes est une double inégalité. C'est une inégalité au sens de “ différence ” et une inégalité au sens de “ hiérarchie ” ». (Pichot 2000)

Voici à titre d'illustration, l'idéal indien de Gobineau : certes raciste, mais avant tout aristocratique et conservateur :

“ la longévité de l'Inde n'est que le bénéfice d'une loi naturelle qui n'a pu trouver que rarement à s'appliquer en bien. Avec une race dominante éternellement la même ; ce pays a possédé des principes éternellement semblables ; tandis que partout ailleurs, les groupes se mêlant sans frein et sans choix, se succédant avec rapidité, n'ont pas réussi à faire vivre leurs institutions, parce qu'ils disparaissaient eux-mêmes rapidement devant les successeurs pourvus d'instincts nouveaux. ”

La perturbation par excellence de cet ordre humain et social est le métissage, c'est l'origine de la dégénérescence humaine. (Pichot

2000)

Je rappellerai juste à propos d'Inde et de Tsiganes que les travaux des philologues ont établi l'origine indienne des tsiganes dès la fin du XVIII^e siècle ; en France une traduction de *Histoire des Bohémiens* de Grellmann (Grellmann 1810) est disponible depuis 1810. Le choix du titre par Mme Reybaud a peut-être cette fonction d'insister sur cet univers de caste, le choix du terme "bohémienne" en renvoyant indirectement le lecteur à l'Inde, permet à l'auteur de faire allusion à son vrai propos : une société d'ordre, c'est-à-dire de castes et au danger du métissage ; il n'est alors plus surprenant qu'aucune dimension folklorique ou ethnologique concernant les Bohémiens ne soit présente dans l'ensemble du texte. Mais leur place est claire c'est la dernière.

Ainsi donc, en ce milieu du XIX^e siècle, nous ne sommes plus devant le projet des siècles précédents qui visait à la domestication (littéralement l'assimilation au rang de domestiques des bohémiens) mais devant l'énoncé de l'inéluctable, et indispensable, place dernière des Bohémiens dans la hiérarchie sociale idéale.

Vers d'autres modèles littéraires : le roman pour enfants et le récit réaliste

Si l'on prend cet élément, nouveau, l'assignation des Bohémiens au dernier rang de la société et le topos ancien de l'enlèvement d'enfant, on a les ingrédients parfaits pour concevoir des romans d'édification de la jeunesse. Ce qui ne manque de se produire sous la forme de romans le plus souvent ennuyeux à lire mais rappelant aux petites filles et aux petits garçons – sur un mode distinct toutefois – la nécessité d'écouter ses parents, de ne pas s'éloigner du giron familial et que le destin des Bohémiens est bien triste à vivre, qu'il ne peut y avoir pire situation. Au fil du temps on peut noter que les auteurs ont le souci d'ajouter quelques informations historiques quant à l'origine des Tsiganes, on trouve donc sein du texte des passages résumant les thèses du temps, mais pratiquement aucun n'apporte d'éléments descriptifs pouvant être

considérés comme ethnographiquement fondés. Il y a là une grande différence avec les romans des années 1880-1920, ceux de Richepin ou de Vioux, mais qui n'en demeure pas moins des fictions. La Bohémienne, plus que le Bohémien trop effrayant, donne l'occasion à ces auteurs de transmettre une part de leur connaissance réelle de ces milieux tout en permettant, par les fantasmes ordinaires qui y sont associés, de développer leur imagination et de favoriser la construction romanesque. Comme le souligne Patrick Williams :

...pour aboutir à une composition réussie des Tsiganes dans une œuvre de fiction – une composition qui ne s'efface pas de la mémoire, il convient de les placer au croisement de l'imaginerie la plus galvaudée et de la création la plus singulière. D'être pris dans la mythologie personnelle d'un auteur, les lieux communs s'extirpent de la banalité et retrouvent une force d'évocation toute neuve. (Williams 1997)

La description ethnographique et la fiction se mêlent dans le récit au profit du second, ce qui est somme toute logique, mais le réalisme ethnologique peut parfois faire oublier à certains lecteurs le caractère romanesque du projet, probablement de la même manière que nombre de spectateurs de *Gadjo Dilo* de Toni Gatliff croient y voir la réalité de Roms et oublient qu'il s'agit avant tout d'une fiction qui se passe chez les Roms.

Bibliographie

- Asséo, H. 1994. *Les Tsiganes, une destinée européenne* (Découvertes. Paris: Gallimard.
- Bordigoni, M. 2000. Gitane : la fin de l'écran de fumée ? In *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVIe-XXe siècles)* (eds) G. Dermenjian, J. Guilhamou & M. Lapied. Paris: Publisud.
- . 2002a. des Boèmes aux Gens du Voyages. Paper presented to the Identité(s), Poitiers, 2002a.
- . 2002b. Pourquoi un pèlerinage local, languedocien et provençal, est-il devenu, pour le grand public la " fête des Gitans " ? Paper presented to the Fêtes et festivités en Méditerranée, XVe-XXe siècles, Montpellier, 2002b.
- Borrow, G. 1901. *The Zingali. An account of the Gypsies of Spain*. London: John Murray.
- . 1989. *La Bible en Espagne*. Paris: Phébus.
- Carnoy, H. 1886. *La nuit de Noël* (Bibliothèque de l'éducation maternelle. Paris: Maison Quantin.
- Chartier, R. 1982. *Figures de la gueuserie* (Bibliothèque bleue. Paris: Montalba.
- Colomb, M. 1910. *La fille des Bohémiens* (Bibliothèque des écoles et des familles. Paris: Librairie Hachette et Cie.
- de Stolz, M. 1910. *La maison roulante* (Bibliothèque rose illustrée. Paris: Librairie Hachette et Cie.
- Erckmann-Chatrian. 1937. *Loïs, histoire d'une petite bohémienne* (collection des grands romanciers. Paris: Librairie Hachette.
- Grellmann, H.M.G. 1810. *Histoire des Bohémiens ou tableau des moeurs, usages et coutumes de ce peuple nomade, suivi des recherches sur leur origine, leur langage et leur première apparition en Europe*. Paris: Chaumerot.
- Knibiehler, Y. 1991. Fanny Arnaud-Reybaud, romancière provençale. *Provence historique* **XLI**, 115-150.
- Lauvernière, H. s.d. *L'enfant de la roulotte*. Elbeuf-Paris: Editions Paul Duval.
- Ozouf, M. 2001. *Les aveux du roman* (L'esprit de la cité. Paris: Fayard.
- Piasere, L. 1998. De quoi riaient les Vénitiens. Une lecture ethnologique de La Zingana de Gigio Artemio Giancarli (1545). *Europea* **IV-1**, 149-192.
- Pichot, A. 2000. *La société pure; de Darwin à Hitler* (Champs. Paris: Flammarion.
- Richepin, J. 1888. *Miarka, la fille à l'ourse*. Paris: E. Dentu, éditeur.
- Ruby, P.d. 1928. *La vie généreuse des Mattois, Gueux, Boemiens & Cagouz, contenant leur façon de vivre, subtilitez & Gergon*. Paris: Stendhal et compagnie.
- Tytler, A.F. 1855. *Gravet et gai, rose et gris*. Paris: Janet.
- Vaux de Foletier, F.d. 1970. *Mille ans d'histoire des Tsiganes* (Les grandes études historiques. Paris: Fayard.
- . 1981. *Les bohémiens en France au 19e siècle* (Histoire/ Groupes et Sociétés. Paris: J.C. Lattès.
- Vioux, M. 1928. *Ma route - roman d'une bohémienne* (bibliothèque Charpentier. Paris: Fasquelle éditeurs.
- Williams, P. 1997. Les bohémiens dans *Le Grand Meaulnes*. *Études Tsiganes* **9**, 107-112.